

Giovan Battista Marino

Madrigaux suivi de Le lit nuptial

traduit par Jean-Pierre Cavallé

Les madrigaux du deuxième livre des *Rimes*, éditées pour la première fois à Venise en 1602, marquent tout à la fois l'apothéose et la dissolution par excès du genre poétique peut-être le plus original produit par la Renaissance italienne, celui qui accompagne les audaces toujours plus grandes des compositions musicales des temps du maniérisme et du baroque.

Le Lit nuptial célèbre les noces de François Gonzague et Marguerite de Savoie, fêtées à Mantoue en 1608. Cette pièce est le coup d'éclat poétique par lequel Marino entre au service du duc de Savoie. Charles Emmanuel I^{er} : coup de maître parce que le futur auteur de l'*Adonis* parvient à fondre en un même flux métaphorique la représentation des fastes politiques de l'alliance dynastique et le récit le plus indiscret des tribulations nocturnes du jeune couple princier.

MADRIGAUX

(extraits de *Rimes*, II^e partie)

V Scherzo tiré de l'Amour fugitif de Moschus

J'ai entendu, Vénus,
Que loin de ton sein,
Fugitif, ton fils se cache,
Et que tu promets un baiser
A qui te le retrouve.
Ne soupire plus belle Déesse :
Si tu cherches Amour,
Donne-moi le baiser promis,
Ou fais qu'elle me le donne,
Car ma Dame l'a dans ses beaux yeux.

VII *Enfant dans les bras de sa Mère*

Bel enfant qui prend le lait,
De ces deux seins blancs comme lait,
Dis-moi, lequel des Dieux es-tu

Qui par telle métamorphose
Jouis d'eux, refusés à mes désirs ?
Certes, heureux enfant,
Si celle-ci est Vénus
Et si tu es son fils, tu es Amour.

VIII *Sur le même sujet*

Ce bel enfançon
Dame, qui à toute heure,
Serré dans tes bras,
A toi les seins, à moi vide le cœur,
Vraiment c'est Amour.
Ses langes sont des liens
Et son repas, non du lait, mais du sang.
Ah fuis imprudente ! Didon, sous même forme,
Fut blessée par lui, et ensuite tuée.

XI *Feu d'Amour partagé*

Amour n'a plus de feu,
Car il l'a partagé entre nous :
A moi brûlure, à vous lumière.
Par Dieu, gente Dame,
Rendez la lumière à ma flamme,
Qu'elle se montre claire et pure
A vos yeux comme elle est en mon cœur.
Ou bien prenez en vous ma flamme,
Et brûlez, comme je brûle.

XII *Ressemblance entre l'amant et l'aimée*

Vous restez de marbre, Madame,
A mes pleurs, aux coups d'Amour ;
Et moi je suis de marbre aussi
A ses secousses, à vos colères.
Moi constant par Amour
Vous dure par nature,
Nous sommes pierres tous deux et rochers,
Moi de foi, vous d'orgueil.

XVII Scherzo sur un baiser demandé

Quand je te demandai un baiser,
Petit soulagement de mon désir brûlant,
J'aurais dû me taire.
Mais si j'avais parlé
Tu m'aurais dédaigneuse
De ma folle ardeur, digne vengeance,
Avec tes propres lèvres, ou même avec tes dents,
Fermé alors la bouche.
Vive est la langue, téméraire et sotté.

XXVII Guerre de baisers

Mordez-vous, mordez
Venimeux vipereaux,
Doux, hardis guerriers
De Plaisir et d'Amour, bouches sagaces.
Lancez-vous donc, vibrantes
Brûlantes, vos flèches pointues,
Mais vos morts sont vives,
Et paisibles vos guerres,
Flèches les langues, plaies les baisers.

XXX Du lait et des fleurs

Allons tirer du lait, cueillir des fleurs,
Dit Licoris à Tirsis.
Je ne cherche d'autre lait,
Que le lait de ton beau sein,
Et ne désire d'autres fleurs,
Lui répondit Tirsis,
Que les vives roses de tes lèvres.

XXXII *Nymphe tirant du lait*

Ô chèvre fortunée,
A laquelle la main,
Par qui l'Amour triomphe,
Et qui me presse le cœur
Presse les mamelles,
Tu peux t'estimer heureuse,
Et l'autre, pour avoir allaité Jupiter
Eut un sort moins enviable,
Car celle qui recueille ton humeur suave,
Te donne certes plus qu'elle ne t'enlève.

XXXV *Aigle volant autour d'une belle nymphe*

Dis-moi Clitie, par quelle merveille,
Vers toi l'Aigle prend-il son vol ?
Il a dû se tromper,
Et te confond avec le Soleil.
Mais le Soleil, qui tant ressemble à ton visage,
Sous tes beaux cils passe et s'arrête souvent ;
Et si le Soleil contemple et mire,
Une autre Clitie,
Pour ma seule Clitie,
Le Soleil brûle et soupire.

XXXVIII *Amant changé en rossignol*

Si j'étais ce rossignol
Qu'Elpinie tant chérit,
Elle, peut-être, chérirait mon chant aussi.
Toi qui jadis le chant et le vol
Donnas du Cygne à Jupiter,
Amour, toi seul, peux me donner telle forme.
Qu'ils soient plumes mes désirs,
Brises mes soupirs, que je vole aussi,
Et dans ces beaux yeux fasse mon nid.
Ah non, mes ailes ne vous ouvrez,
Car autour d'eux je vois les liens, et dedans les flèches.

XXXIX *Oisillon échappé de la main de sa nymphe*

Il s'est enfui ce traître
Cet oisillon joli, Elpinie ma belle,
Que ta main nourrissait ?
Alors vois cruelle,
Combien tu es ingrate, et moi fidèle.
Lui, qui te doit la vie,
Il te fuit, il te méprise,
Moi, par un sort contraire,
Je te suis, je t'aime,
Et c'est la mort que tu me donnes.

XLII *Nymphe belle et cruelle*

Grosse de toi, cruelle nymphe,
Ta mère vit de ces montagnes
Couverts de neige les fronts chenus ;
Alors je crois imprudente et peu sage,
Sûr qu'elle porta la main contre son flanc.
Et plein de neige,
En naissant couvrit ton cœur et ton ventre :
Comme la neige, l'un est froid et l'autre blanc.

XLVI *Petit chien dans le giron d'une belle Dame*

Lorsque plein de rage,
Tu te tournes vers moi
Menaces dur et courroucé,
Je ne t'appelle pas Roger,
Mais de mon Enfer,
Cerbère impitoyable
Puis lorsque je t'aperçois
Aux côtés de mon beau Soleil,
Au cœur inaccoutumé,
Je sens sa vive chaleur,
Et ne te nomme plus Cerbère,
Mais nouveau Sirius du Firmament d'Amour.

LI *Constance amoureuse*

Moi, moi de peu de foi ?
Est infidèle qui le croit.
D'autre foi de ma foi je ne puis désormais
T'offrir, Dame, que la mort.
Mais toi, ton désir rassasié,
Sur le marbre semblable
A la constance de ma foi,
De mon sang écris ces mots :
Il perdit la vie avant de perdre la foi.

LIV *Tiré d'un distique latin*

Ce n'est pas avec de la glace
Dame que l'on éteint,
Le feu qui dévore un cœur amoureux,
Mais par un nouveau miracle d'Amour,
En dressant la flamme contre la flamme.

LVIII *Regards et pleurs également nocifs*

Si je contemple vos yeux,
Madame, leur lumière m'éblouit,
Si loin de vous je détourne les miens,
Je verse un fleuve de larmes.
Las ! ainsi me rendront aveugle sous peu,
L'eau de mes yeux et des vôtres le feu.

LIX *Regard imploré*

Mon vif Soleil, pourquoi détourner tes feux
Et ne daigner sur moi poser ton regard ?
Est-ce seulement par pitié,
Pour ne pas m'aveugler de tes puissants rayons ?
Ah cruel, c'est plutôt de ne voir ta lumière,
Qui me rend aveugle.

LXII *Vertu de la beauté aimée*

Plus d'une fois déjà tout tremblant
Pour trouver à mon mal remède ou paix,
Dame, je vins à vos devants ;
Il m'arriva même, par un sursaut d'audace,
Pour vous dire ma plainte, d'ouvrir les lèvres.
Mais qui vous voit ne peut se plaindre ;
Un seul de vos regards, un seul sourire,
A tôt fait de changer l'Enfer en Paradis.

LXVI *Soupir de sa Dame*

Soupir, qui du beau sein
De ma Dame s'échappe,
Dis-moi, que fait ce cœur ?
Sert-il encore le vieil émoi ?
Ou bien es-tu le héraut d'amour nouveau ?
Non, de grâce, que soit plutôt
Par elle soupirée ma mort.

LXXVII *Fleur dans les cheveux d'une belle Dame*

De la fleur plus exquise
Comme d'un beau cimier, ma Guerrière
Avait orné son chef,
Lorsque jouant autour de son feuillage,
Tel un oisillon, d'une terrible pointe,
Tombe raide mon cœur.
Amour, j'ignorais que tu savais
(Si je n'avais senti ma blessure)
Changer les roses en épines,
En armes les rameaux.

LXXXII *Belle main blessée*

Lorsque ce linge blanc
Émaillé je vis de liquide rubis,
Je dis en soupirant :
Tireur aveugle, Dieu fou,
Vraiment, quels beaux coups !
Va, mieux vaut poser l'arc, Amour ;
Tu blesses la main, quand tu vises le cœur.

LXXXV *Sa Dame lui tendit le vase d'eau où elle avait bu*

Humeur glacée, hélas ! à la bouche,
Ce que Dame me fit boire,
Mais feu au cœur,
D'où l'incendie d'Amour sortit double.
Ce n'étaient que rares et froides gouttes,
Je sens maintenant en moi des flammes,
Et verse un torrent par les yeux,
Aïe ! ce fut l'onde cuisante du Cocite.

LXXXVIII *Jeu de neige*

Ces flèches glacées, Dame
Que tu lances sur moi,
Je ne les crains pas : à leur fureur,
Mon cœur sert de bouclier,
Ces traits, avant de me toucher,
Fondent en chemin, et s'ils font mouche,
Le dommage est modeste,
Car là est mon Soleil, ici mon ardeur.

XC Glace donnée

Cette pure candeur,
Qui brille en cette neige candide,
La candide splendeur
Égale bien Dame, de ta main blanche.
Mais hélas ! à cette candeur visible,
N'est pas égale la candeur de ta foi.

XCII Meurs dit ma Dame

Meurs ! me dit-elle et alors
Que ce cruel regard me fait mourir,
Cette douce voix me donne vie.
Ah ! quelle homicide vie,
Qui seule me fait vivre parce qu'elle me tue
Hélas ! et désormais je vois bien,
Comme dans les yeux, et dans la bouche
Porte belle et cruelle Dame, vive la mort.

XCVIII Départ de l'amant

Lydie, hélas ! je te laisse,
Mais en gage te laisse mon cœur.
Mais si, ma douce vie,
Tu es gravée dedans mon cœur,
Comment sans ce cœur,
Pourrais-je donc vivre ?
Dieu ! si tu pouvais,
Venir avec moi, ou moi rester avec toi,
Comme tu es mon cœur, j'aurais alors
Mon cœur et toi, ô mon cœur.

CXI Départ de l'aimée

Ame affligée, qu'en est-il de toi ?
Qui donc te fera vivre,
Si celle pour qui tu vis s'en est allée ?
Ah ! faut-il que je sois aveugle et fou
Pour parler à l'âme qui m'a quitté.

CXII Sur le même sujet

Puisque l'âme est partie,
Avec qui lui donne vie,
Mes yeux, je m'adresse à vous,
De vous, qu'en est-il sans ma lumière ?
Mais s'il est vrai que l'âme
Était autrefois misérable, et vous fortunés,
Alors, elle est riche aujourd'hui,
Et vous dans la mendicité.

CXXIV Pour la mort de sa Dame

Amour, que n'enlèves-tu
La bande de tes yeux
Pour laisser plus au large les larmes rouler ?
A moins que tu ne veuilles la défaire
Pour ne point mirer
Les rayons de ces beaux astres éteints ?
Mire-les pourtant, ils sont éteints,
Mais pas moins clairs, ni moins brûlants.

LE LIT NUPTIAL
des Sérénissimes Seigneurs François Gonzague, Prince de Mantoue,
et Marguerite, l'Infante de Savoie

Déjà la nuit avait franchi
La moitié de son noir chemin,
Et couvrait la plus grande part
De notre Hémisphère.
La Déesse au carquois,
Du haut des Cieux,
Perçait de ses flèches d'argent,
Le voile épais de l'air obscur,
Tellement que l'on pouvait douter,
Si venait l'Aube, ou si brillait la Lune.

Tous les feux courtois,
Nobles et riants
De son ardente coupole,
Le temple éternel les avait allumés ;
Leurs clairs rayons
N'offensait aucune ombre ;
Et jamais du huitième cercle
Il n'offrit clarté plus sereine,
Par une aussi belle nuit, à d'aussi belles amours.

Tout autour s'étaient tus
Les scènes de liesse,
Les festins et les danses,
Où le Mincio et la Doire lèvent leurs coupes.
Dans le séjour princier
Des riches et fières demeures
Déjà les pages et les écuyers somnolents
Avaient donné sépulcre à toutes les chandelles,
Les éteignant de leurs ciseaux d'argent.

Las et languides,
Gisaient en grand émoi,
Sur une molle et blanche couche
Les époux royaux, MARGUERITE et FRANÇOIS.
Dans l'arène amoureuse,
Où se caressaient l'ire et la discorde,
Où tendres et chastes les armes riaient,
Athlètes inermes, ils guerroyaient en paix.

Leur carrière et champ clos
Fut une alcôve suave,
Dont l'Archer ailé, gardien fidèle,
Tournait la clé secrète.
Là, contre le Héros bien né,
La charmante Rivale,
Entrée en lice,
Se montrait franche et hardie ;
Son sein nu, contre les tendres coups,
Servait de cuirasse et d'écu.

Un grand pavillon sur leurs têtes,
De pourpre tyrien relevé en festons,
Prêtait une ombre riche
Et pompeuse au doux combat ;
Les trophées magnifiques et superbes,
Des SAVOIES et des GONZAGUES,
Avait brodé de fils multicolores,
De topaze et de pyrope,
Une aiguille Éthiopienne,
Menée par une noire main.
Des souffles Mauresques
Avaient aspergé la molle couche
D'essences parfumées ;
Il s'exhalait de tout le baldaquin,
De raffinés et vaporeux soupirs,
De pures et légères brises,
Haleine exotique et précieuse,
De gommés Indiennes et de mélanges Ibères.

Veillait en leur compagnie,
Près de leur chère couche,
Une pauvre et maigre lumière,
Vacillante flamme en bougeoir d'or,
Et qui semblait dire — Je meurs,
Moi aussi clarté lascive
Avec vous je meurs et me consume en flamme vive —
Mais cependant petit à petit,
Les belles âmes consumait plus vive flamme.

Elles engageaient les belles âmes,
Amantes et haïssantes,
Des joutes d'Amour pudiques,
En douce lice aux palmés délectables,
Provoquant les corps,
Innocentes homicides,

Elles se renvoyaient de charmants défis,
Où piquants et brûlants,
Les soupirs étaient clairs, les baisers messagers.

Il tombait une pluie de baisers,
En grappes, drus comme grêle ;
Il se tirait autant de salves,
Que le feu contient d'étincelles
Et le soleil d'atomes.
Amour faisaient les nœuds,
Plus serrés encore et tenaces
Que le lierre ou le poulpe,
Et les coups redoublants
Des baisers sans fin,
Inscrivait le nombre sur les rideaux.

Elles envoient les bouches unies,
Tout au fond des cœurs les baisers,
Les cœurs ne se pouvant tenir,
Expirent en baisers les âmes énamourées ;
Les âmes, enlevées par l'Amour,
S'en vont bienheureuses et comblées
A la source du plaisir étancher leur soif,
Là où leur deviennent
Les lèvres des mamelles et la douceur du lait.

Souvent les baisers laissent
Rêveur le Garçon, absorbé
Dans la contemplation de ce visage,
Charmant rayon de la beauté de Dieu.
En lui l'œil et le désir,
Se fixent, soupirent et taisent ;
Comme l'Aigle au Soleil,
L'Éphémère à la flamme,
Ils brûlent et disent en silence :
— En mirant nous mourons, nous mirons en mourant —

Dans les tremblants saphirs
Des yeux comblés,
Les yeux énamourés
Bien piteux, tournant et retournant,
Ses martyres plaisants,
Il énumère et raconte.
En une langue seule, deux langues,
Forment de petits mots souris,
Souvent par les baisers et les soupirs occis.

— Ô céleste beauté,
Réconfort de mes douleurs,
Port ô combien suave
De mes graves tempêtes d'Amour,
Ces membres que j'étreins
(Non je ne rêve ni ne feins)
Sont bien ceux que j'aimais ?
Ce jour de mon bien intouché,
Je deviens donc l'heureux possesseur ?

Mais qui dispute et refuse,
Aux justes prières leur salaire ?
Pourquoi m'interdis-tu de toucher
Le but ultime de mes espoirs ?
Pourquoi, joyeuse et courtoise,
Ne pas cueillir cette fleur avec moi,
Dont doivent dériver sous peu les bourgeons,
Qui couvriront de nobles fruits,
Non seulement l'Italie, mais l'univers entier ?

Si les prédictions de Manto la voyante,
Émule de mes ancêtres, sont vraies,
Si le Ciel permet de prêter foi à ses promesses,
De nous, semblables à nous,
Naîtront une longue théorie de héros :
Fais donc que s'élève jusqu'aux trophées,
Une lignée de glorieux prétendants —

A ces mots la jeune vierge
Prend un teint de rose fraîche,
Et comme se voulant cacher
Sous ses paupières tout entière
Vermeille et languide,
Elle baisse les yeux et ne donne
Que des pleurs pour réponse
Où lui boit peu à peu
En deux filets d'eau, une mer de feu.

Sur le thalame nuptial,
Théâtre de ces jeux nocturnes,
Les bambins volants
Porté avaient d'Amour le royaume et la cour.
L'un, avec esprit et délicatesse,
Pose sous la belle joue de la Donzelle
Un oreiller de roses ;
De ses propres plumes un autre se défait
Pour adoucir le flanc las du Jouvenceau.

Et voilà qu'en cette arène,
Où le beau Champion et la belle Guerrière
Échangent sans répit
Les attaques et les défenses,
Vers la fin du combat,
Entre assauts et retraites,
Dressant les armes aux dernières charges,
Par rencontre d'Amour,
Elle est frappée au sein et lui touché au cœur.

Ainsi vaincu, l'invaincu,
Alors qu'il blesse et navre,
Tombe, et sur la blessure,
Gît dans la bataille le blesseur navré.
En cette grande guerre
Les cœurs lâchent le frein aux sens ;
Moins de tremblements, de soupirs,
Le râle des esprits s'apaise ;
Les yeux tremblants cessent de bouger.

Sur leurs ailes véloces, les âmes
Parmi ces joies extrêmes,
Déployant leur vol ensemble
Déjà du Ciel d'Amour voyaient les portes,
Et mourant la mort
De ce plaisir si cher,
Seraient parvenues à jouissance égale ;
Mais en se mirant face à face,
Jugèrent moins beau le Paradis.

Amour, après les avoir poussés
A se battre l'un contre l'autre,
Arbitre malicieux et subtil
Du combat douteux, ôta son voile,
Et s'apprêta de sa main,
A recueillir sur son bandeau,
Quand il vit le beau couple exsangue,
Enfin déposer les armes,
De la première blessure, le premier sang.